

Comment Moscou va exploiter le cuivre, ce « métal du futur » pour la nouvelle économie verte

Partout dans le monde, le cuivre est en forte demande grâce à sa conductivité thermique et électrique. Au fond de la Sibérie, le milliardaire Alicher Ousmanov investit jusqu'à 9 milliards de dollars dans une mine et une usine géantes.



Sur place, la température descend jusqu'à moins 60 degrés Celsius. Le travail s'arrête seulement lorsque la visibilité ne dépasse pas les 50 mètres. © AFP

REPORTAGE

BENJAMIN QUÉNELLE
ENVOYÉ SPÉCIAL À NOVAÏA TCHARA
(SIBÉRIE ORIENTALE)

Neige à perte de vue, cuivre sur 400 mètres en profondeur : Arslan Koshanov ne cache pas son enthousiasme. « Ici, c'est la troisième plus grosse réserve au monde de ce métal si demandé par les nouvelles industries vertes ! Ce que les Soviétiques n'ont pas pu faire, nous le faisons aujourd'hui », s'exclame le géologue en chef d'Oudokan Copper.

Cette société russe a déjà commencé à extraire des réserves de plus de 26 millions de tonnes de cuivre caché dans ces montagnes au plus profond de la Sibérie orientale. Avec en vue : des exportations à partir de Novaïa Tchara, la petite ville voisine de la mine et future usine, l'une de ces étranges cités-gares de l'immense voie ferrée Magistrale Baïkal-Amour (BAM) datant des années soviétiques vers la frontière chinoise et les ports russes sur la mer du Japon.

Conditions extrêmes

« Il y a du travail pour plusieurs générations... », se réjouit Arslan Koshanov, rencontré chaudement emmitoufflé en haut de la carrière, qui ne se laisse impressionner ni par le froid ni par le vent. Les conditions d'exploitation sont pourtant extrêmes. La température descend jusqu'à moins 60 degrés Celsius. Le travail s'arrête seulement lorsque la visibilité ne dépasse pas les 50 mètres. Sur les hauteurs de Novaïa Tchara, à 2.000 mètres d'altitude, l'extraction dans le pergélisol s'intensifie pourtant bel et bien cet hiver. La capacité des camions passera bientôt de 36 à 130 tonnes. Les ouvriers s'activent à finir les infrastructures. En contrebas, l'usine est en cours de construction. Gigantesque fourmilière orchestrée par un constructeur turc, elle doit être prête d'ici la fin de l'année.

Sur ce chantier géant dans le magni-

fique décor de taïga sauvage, où vivent encore quelques autochtones éleveurs de rennes Evenk, des milliers d'ouvriers se relaient ainsi depuis 2019 sur une centaine de sites différents : explosions à ciel ouvert, transports par camions, concassages avec une capacité en vue de 4.000 tonnes de minerai par heure et une usine devant traiter 15 millions de tonnes de minerai par an et 40 millions à terme. Avec une teneur supérieure à 1 %, au-delà des moyennes mondiales, Oudokan Copper compte produire au début 160.000 tonnes de cuivre par an puis 400.000 tonnes.

Un vaste chantier de quelque 3 milliards de dollars pour sa première phase. Les ventes devraient commencer début 2023, suivies par le lancement un an plus tard de la deuxième phase de construction pour 4 à 6 milliards de dollars. Soit un investissement total de 7 à 9 milliards de dollars.

Le « nouveau pétrole »

Derrière ce projet, figure l'un des hommes les plus riches de Russie : Alicher Ousmanov, dont la holding USM est le principal actionnaire d'Oudokan Copper. Pour le milliardaire, qui s'est tourné vers des banques russes en quête de financement du chantier, le cuivre sera le « nouveau pétrole » de la Russie. Grâce à sa conductivité thermique et électrique, ce métal s'est en effet imposé comme l'une des clés de la transition énergétique. « Le métal du futur ! », insiste Valeri Kazikaïev, le président du conseil d'administration d'Oudokan Copper. Après déjà une trentaine de voyages sur place, il vient désormais de Moscou sur le chantier au moins une fois par mois. Il voit loin. « Avec l'agenda vert et les normes ESG mais, surtout,

avec le boom des énergies renouvelables et des nouvelles industries électroniques, la demande n'est pas près de diminuer », se réjouit-il.

« La production minière mondiale était l'an passé d'environ 21 millions de tonnes, la Russie se classant au huitième rang avec 825.000 tonnes. Mais de nombreux chantiers de mines sont en cours et, grâce à ses énormes réserves (troisièmes ou quatrièmes plus importantes au monde selon les classements), elle devrait gagner des places », anticipe Ioulia Buchneva, analyste chez Fitch à Moscou. Avec parmi les principaux gagnants : Oudokan Copper, présenté comme le plus grand gisement inexploité du pays, et le troisième au monde. La holding d'Alicher Ousmanov a acheté la licence d'exploitation en 2008. « Bien avant la nouvelle économie verte ! A l'époque, le prix était de 6.000 dollars la tonne. Mais on s'attendait à une hausse... », se souvient Valeri Kazikaïev.

Le défi reste immense

Frôlant aujourd'hui les 10.000 dollars la tonne, après avoir dépassé ce seuil l'an passé et même battu des records en mai, « le cuivre va connaître une demande accélérée, de 30 % d'ici 10-15 ans. En Asie mais aussi, en pleine décarbonisation des économies, dans les marchés développés dont l'Amérique du Nord », prédit Ioulia Buchneva. L'analyste prévoit des prix cette année de quelque 8.500 dollars, une prévision plutôt conservatrice. Selon les calculs du business plan des équipes d'Alicher Ousmanov, la mine et l'usine d'Oudokan Copper seront rentables avec un prix de moins de 6.000 dollars par tonne.

« Si les prix restent élevés, nos bénéfices sont garantis ! », s'exclame Valeri Kazikaïev. « Très tôt, avec le cuivre, nous avons eu une bonne intuition... » Mais le défi reste immense. L'Union soviétique n'avait pas pu développer ce gisement, faute de moyens et de technologies. Quelque septante ans après les premières découvertes de réserves, d'importants problèmes logistiques demeurent. En raison des conditions naturelles difficiles, construire est très coûteux dans ce coin de Sibérie couvert de pergélisol. De plus, c'est une zone sismique et toutes les installations de la future usine ont dû être bâties pour résister à un tremblement de terre de force 9 sur l'échelle de Richter.

Puiser le cuivre dans le minerai et le transformer en blocs exportables a aussi été un challenge. Oudokan Copper a dû mettre au point une nouvelle technologie, complexe combinaison des méthodes de flottation et hydrométallurgie. « Une technologie plus respectueuse de l'environnement par rapport aux méthodes traditionnelles », promet Valeri Kazikaïev. Lors de la phase 2 du chantier, l'électricité utilisée devra par ailleurs être de source hydraulique. Pour le moment, ce sont des centrales au charbon qui fournissent le chantier et alimenteront la première phase de l'usine. Mais, à terme, Oudokan Copper promet de devenir un site vert pour fournir aux nouvelles industries ce « métal du futur ».

Il y a urgence

Vladimir Poutine a fixé pour 2060 la décarbonisation de l'économie russe. A la tête d'un des pays les plus pollués, le chef du Kremlin réputé « climatosceptique » avait été flou jusque-là. Il y a pourtant urgence : la température croît en Russie 2,5 fois plus vite que la moyenne mondiale. Dans les milieux industriels russes, les mentalités sont bel et bien en train de changer. D'autant plus que, face à la menace de la taxe carbone et aux nouvelles normes ESG, les entreprises minières et métallurgistes en particulier s'inquiètent pour leurs exportations vers l'Europe.

Oudokan Copper est un des meilleurs élèves en la matière. La société derrière la mine de Novaïa Tchara prévoit, outre le recours futur à l'électricité de source hydraulique, d'explorer le potentiel de développement à partir du solaire et d'autres énergies renouvelables. Elle s'est fixé pour objectif de réduire ses émissions de gaz à effet de serre de 75 % d'ici à 2035. Bien avant la date donnée par le Kremlin. B.Q.

Le cuivre va connaître une demande accélérée, de 30 % d'ici 10 à 15 ans

Valeri Kazikaïev
Président du conseil
d'administration d'Oudokan
Copper

”